

LES SUCRERIES CANADIENNES.

Viens, mon ami, passer la semaine avec moi ;
 Pour charmer mes loisirs je n'attends plus que toi ;
 Viens un moment t'asseoir sous le platane antique,
 Et voir, au fonds des bois, ma cabane rustique.
 Je ne te promets pas des plaisirs trop joyeux,
 Mon séjour n'est pas fait pour les voluptueux,
 Mais je te ferai voir, dans mon humble retraite
 Tout ce qui peut flatter les regards du poète,
 Et ta muse, en voyant cet agreste séjour,
 Voudra, je te le gage, y rêver plus d'un jour.

.....
 A peine le soleil a-t-il dans sa carrière
 Jeté sur la forêt quelques traits de lumière,
 J'entends de tous côtés les cris des bûcherons ;
 L'écho dans le lointain répète leurs chansons.
 Une hâche à la main, l'un fait tomber un frêne,
 Un autre abat plus loin les branches d'un vieux chêne ;
 On s'agite, on se presse, on crie ; à ce fracas
 Je crois revoir les Grecs abattant les hauts mâts
 Qui devaient transporter des côtes Argiennes
 Un peuple de guerriers sur les rives Troyennes.

Mais de l'astre du jour les vœux vivifiants
 Ont pénétré du bois les fibres nourrissans ;
 Déjà je vois couler des veines de l'éérable
 Et tomber goutte à goutte une onde délectable ;
 Bientôt l'aube d'écorce à son pied se remplit ;
 Je crois revoir alors ce bel âge où l'on dit :
*Que d'un miel savoureux la liqueur précieuse
 Distillait à flots d'or des branches de l'yeuse.* (Ovide.)

.....
 Auprès de ma cabane un cèdre pétillant
 S'amoncele, fendu par un acier tranchant.
 Dans le vase d'airain que la flamme environne
 L'eau commence à frémir, s'épaissit et bouillonne.

J'aime à goûter cette eau qui sur le feu jaunit ;
 Et si je sens alors naître mon appetit
 J'aime à tremper mon pain dans la sève sucrée.

Enfin, de plus en plus, la liqueur épurée,
 Ecume, se condense, et se change à mes yeux
 En un sirop vermeil, pur et délicieux.

Un moment s'est passé, je prends un lit de glace.
 Du jaunissant nectar j'en couvre la surface,

Puis, laissant quelque tems la chaudière d'airain
 Bouillir sur les brandons attisés par ma main,
 Je vais rêver assis à côté d'un platane,
 Ou bien je me repose au fond de ma cabane
 Que dore le soleil de ses rayons amis.

Là, je repasse en paix mes livres favoris ;
 Je reprends tour-à-tour, Lafontaine, Racine,
 Corneille, Despréaux, Delille, Lamartine.
 Mon esprit, s'il le veut, choisit d'autre plaisir.
 Je pense à mon pays, je songe à l'avenir,
 Sans sortir de mon bois je cours toute la terre.
 Je vois en frémissant tous ces foudres de guerre
 Ces conquérans, ces peux, ces monarques guerriers
 Qui s'offrent devant moi le front ceint de lauriers.

Tandis qu'en contemplant ces sublimes génies
 Mon esprit s'abandonne à mille rêveries,
 De la condensation suivant les prompts lois,

La liqueur qui naguère était au sein du bois,
 En un sucre suave a changé sa substance.
 De quelques bras nerveux empruntant la puissance
 De dessus le brasier j'enlève promptement
 Le vase que je fais refroidir lentement.
 Ensuite plein d'orgueil de mon travail utile
 Dans des carrés égaux je place en homme habile
 Ce sucre qui sera tantôt l'ami des mêts,
 Et qui va présider à nos frugals banquetts.

Le Huron qui jadis parcourait notre plage,
 Le sauvage habitant des tentes du rivage,
 Ne reconnaissait point de plus riches repas
 Que ceux où l'eau d'éérable assaisonnait les plats.
 Ainsi régala-t-il, dans sa vive allégresse,
 Le Français qui savait mériter sa tendresse,
 Et pour récompenser les guerriers d'un canton
 D'avoir bû dans un crâne ou bravé le canon,
 Le chef les rassemblait sous un érable antique,
 Et la troupe entonnant quelque refrain bachique
 Et mariant sa voix à la gaité du cœur
 Chantait de sa boisson l'agréable douceur. (1)

Aujourd'hui même on voit la jeunesse folâtre
 Quitter de tems en tems ses travaux et son âtre
 Pour venir aux beaux jours qu'offre cette saison,
 Fêter avec transport et jubilation
 Le bon jus du platane et sa suave essence ;
 Souvent, mais sans blesser l'aimable tempérance,
 Le jeune homme voulant égayer le festin
 Emporte dans sa poche un flacon de bon vin,
 Même pour rendre encor la fête plus complète
 Le sucrier galant y mène sa brunette ;
 On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
 La gaité fait sortir les bons mots de l'esprit ;
 On détrempe la pâte, on tourne l'omelette,
 On termine le tout par quelque chansonnette ;
 Enfin tous les plaisirs et tous les agrémens,
 Tout ce que Théocrite a chanté de son tems
 Se trouve réuni dans nos forêts riantes.
 Pour moi, j'aime bien mieux ces fêtes innocentes
 Que les amusemens d'un monde trop joyeux.
 Je préfère ma hutte à ces boudoirs pompeux
 Où s'ennuie à la mort l'orgueilleuse opulence.
 Mais viens mettre le comble à ma réjouissance !
 Hâte-toi, le printemps va bientôt revenir,
 L'éérable de nos bois va bientôt reverdir,
 Il est déjà privé de sa coiffure blanche
 Et puis le rossignol a chanté sur sa branche.

(1) L'écoulement des érables dure quinze jours et ces quinze jours sont une fête continuelle. Chaque matin on se rend au bois d'érables, ordinairement arrosé par un courant d'eau. Des groupes d'Indiens et d'indiennes sont dispersés aux pieds des arbres ; des jeunes gens dansent ou jouent à différens jeux ; des enfans se baignent sous les yeux des Sachems. A la gaité de ses Sauvages, à leur demi-nudité, à la vivacité des danses, aux luttes non moins bruyantes des baigneurs, à la mobilité et à la fraîcheur des eaux, à la vieillesse des ombrages, on croirait assister à l'une de ces scènes de Faunes et de Dryades décrites par les poètes :

Tum vero in numerum Faunos que feras que videres Ludere.

(Chateaubriand, voyage en Amérique.)

A. GERIN-LAJOIE.